

# Le Chat Murr 95

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

**LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE**

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

JUIN 2024 ISSN 2431-1979

## LETTRES ALLEMANDES

AUF DER WIENER SEITE DU CÔTÉ DE VIENNE



### Hertha Pauli

**Les errances d'une  
Viennoise en France au  
temps de l'annexion de  
l'Autriche par l'Allemagne**

D'Innsbruck, l'écrivain français Louis-René des Forêts écrivait le 12 mars 1938 à son père : « Cette mainmise de Hitler sur l'Autriche s'est faite si rapidement qu'on ne peut y croire ; la ville est pavoisée de croix gammées et dans la plus grande agitation.<sup>1</sup> » Pendant ce temps, à Vienne, Hertha Pauli (1906-1973) s'apprête à fuir son pays en compagnie du poète Walter Mehring (1896-1981). Elle prend la direction de la Suisse puis de la France. Dans *La Déchirure du temps*, Hertha Pauli raconte son périple et son errance à travers la France avant son départ en septembre 1940 pour les États-Unis. Elle y évoque notamment le destin de trois écrivains, Ödön von Horváth (1901-1938), Joseph Roth (1894-1939) et Franz Werfel (1890-1945), qu'elle a bien connus.

LIRE PAGE 2

Hertha Pauli  
Photo ÖNB

### Joseph Roth et Stefan Zweig

LIRE PAGES 3-4

## Hertha Pauli, Walter Mehring, Ödön von Horváth, Joseph Roth, Franz Werfel et la « déchirure du temps »

La déchirure du temps... C'est à Heinrich Heine qu'Hertha Pauli a emprunté le titre de son livre de souvenirs *Der Riss der Zeit geht durch mein Herz (La Déchirure du temps traverse mon cœur)* : « La phrase accompagna notre fuite à travers la France, car elle revenait régulièrement dans la bouche de Walter Mehring.<sup>2</sup> » Figure du Berlin d'entre les deux guerres, l'écrivain allemand Walter Mehring se réfugie en 1933 dans la capitale autrichienne : « C'est à Vienne, avant sa chute, que j'ai possédé pour la dernière fois un foyer... Je m'y trouvais encore entouré par les livres provenant de la bibliothèque de mon père, et je leur devais de me sentir chez moi.<sup>3</sup> » Hertha Pauli brosse de lui ce portrait alors qu'ils se trouvent ensemble à Marseille dans l'espoir d'obtenir un visa de transit portugais : « Le petit Mehring tout menu se recroqueville sur sa chaise, un peu penché en avant, le dos tourné au panorama. C'est ainsi que l'a, de manière prémonitoire, dessiné George Grosz bien avant l'incendie

du Reichstag, avec, en arrière-plan, Berlin en flammes.<sup>4</sup> »



Walter Mehring en 1925  
George Grosz (1893-1959)

À Paris, Hertha Pauli retrouve l'écrivain austro-hongrois Ödön von Horváth qui vient de publier son roman *Un fils de notre temps* : « Ödön et moi nous connaissions depuis longtemps, très exactement depuis qu'on avait donné à Berlin, en 1931, ses *Légendes de la Forêt viennoise*.<sup>5</sup> » Quelques jours plus tard, le 1<sup>er</sup> juin 1938, Ödön von Horváth est tué sur les Champs-Élysées par la chute d'un arbre. Un hommage lui est rendu à Paris, et c'est Joseph Roth qui en assure la présidence. L'auteur de la fameuse *Marche de Radetzky* n'est pas un inconnu pour Hertha Pauli qui l'a rencontré lors de ses séjours à Vienne. Joseph Roth est à Paris depuis 1933. Elle sait où le trouver. Au café Tournon : « L'écrivain est assis, comme d'habitude, à la table d'angle, face au bar où s'empilent les bouteilles ; légèrement penché sur une feuille de papier et un verre d'eau. Seuls les initiés savent que le verre contient du slivovitz, son eau de vie de prune serbe.<sup>6</sup> » Walter Mehring écrira après la mort de Joseph Roth survenue en 1939 : « La mort à force d'alcool fauche / Le poète qui trop clair voyait.<sup>7</sup> »

1940. Lourdes est une étape sur la route de l'exode. Pour Hertha Pauli et Walter Mehring comme pour Franz Werfel et son épouse Alma Mahler-Werfel : « Nous entrons au hasard dans un magasin ouvert – qui vend des images pieuses. Nous avons pris l'habitude de suivre la petite Bernadette. Elle est agenouillée dans la vitrine et nous regarde aussi amicalement sur des livres ouverts. Un homme chaussé de grosses lunettes feuillette un de ces livres. À notre arrivée, il lève la tête. Nous lui tombons dans les bras. La petite Bernadette nous a réunis avec Franz Werfel.<sup>8</sup> »

Grâce à l'action du journaliste américain Varian Fry (1907-1967) au sein de l'Emergency Rescue Committee missionné pour venir en aide aux intellectuels et artistes réfugiés en France, Hertha Pauli trouva refuge aux États-Unis dès le mois de septembre 1940. Hertha Pauli lui en resta reconnaissante toute sa vie : « Tu nous as fait franchir le pont qui menait au salut.<sup>9</sup> »

📖 1. Louis-René des Forêts, *Œuvres complètes*, Quarto/Gallimard, 2015. 2. Hertha Pauli, *La Déchirure du temps*, traduit de l'allemand par Elisabeth Landes, Liana Levi, 2024. 3. Walter Mehring, *La Bibliothèque perdue*, traduit de l'allemand par Gilberte Marchegay, Les Belles Lettres, 2021, p. 21. 4. Hertha Pauli, *op. cit.*, p. 198. 5. *Ibid.*, p. 24. 6. *Ibid.*, p. 43. 7. *Ibid.*, p. 89. 8. *Ibid.*, p. 182. 9. *Ibid.*, p. 253.

# Joseph Roth et Stefan Zweig

## AU FIL DE LEUR CORRESPONDANCE

Que pouvaient bien avoir à se dire Stefan Zweig et Joseph Roth que tout semblait séparer au départ : « l'origine, le tempérament, le mode de vie, le style d'écriture, les convictions politiques<sup>1</sup> » ? Et si nous ajoutons que l'air en ce temps-là « [avait] des relents inquiétants de cyanure de potassium<sup>2</sup> », nous avons tous les ingrédients d'un grand roman, celui d'une amitié qu'évoque Volker Weidermann dans *Ostende 1936 – Un été avec Stefan Zweig*.<sup>3</sup>

Les premiers mots (ou presque) que Joseph Roth – il n'est pas encore en 1928 le romancier de *La Marche de Radetzsky* – adresse à Stefan Zweig sont pour dire à l'auteur des *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* que « [son] désir de [le] rencontrer est immense<sup>4</sup> ». Il l'exprime d'une manière encore plus forte au début de l'année suivante : « Laissez-moi vous dire encore que tout en moi aspire à une vraie rencontre, face à face avec vous.<sup>5</sup> » Et Stefan Zweig lui répond par retour du courrier qu'il « [a] vraiment l'impression qu'une conversation [les] rapprocherait beaucoup<sup>6</sup> ». Peu de temps après leur première rencontre le 13 mai 1929 à Salzbourg, c'est un Joseph Roth comblé qui écrit à Stefan Zweig : « C'était si bon de vous voir, et j'espère que l'inverse aussi était vrai.<sup>7</sup> »



La maison de Stefan Zweig à Salzbourg  
Photo Dominique Hoizey

On ne s'ennuie pas à lire cette correspondance. Ainsi, quand Joseph Roth écrit qu'« [il est] un coquin<sup>8</sup> », on le croit volontiers, et sa manière de s'excuser auprès de Stefan Zweig pour l'argent qu'il lui a emprunté (et qu'il ne lui rend pas) peut faire sourire : « Vous avez bien sûr déjà compté sur cet argent pour d'autres qui en ont besoin – et à cause de moi, tel ou tel est en train de souffrir. Vous devinez à quel point cela me torture, d'abord cette misérable escroquerie et ensuite la souffrance des autres.<sup>9</sup> » C'est un homme « à la vie déréglée,

généreux et serviable, bougon et charmeur, toujours en manque d'argent, souvent plaintif<sup>10</sup> » que nous retrouvons dans ses lettres. Et s'il n'épargne pas à l'occasion un confrère comme l'auteur d'*À l'ouest rien de nouveau* croisé en 1931 à Antibes d'où il écrit à Stefan Zweig que Erich Maria Remarque « est ici avec toute une suite répugnante<sup>11</sup> », il ne se fait pas beaucoup d'illusions sur lui-même en se présentant comme « un mur des lamentations, un amas de ruines<sup>12</sup> ». Ces quelques exemples témoignent de cette « exigence de sincérité qui a parfois fait s'affronter les deux hommes, même si l'esprit conciliant de Zweig s'efforçait de tempérer le bouillonnement sanguin de Roth<sup>13</sup> ».

Joseph Roth trouvait en Stefan Zweig « quelque chose de l'art de vivre goethéen<sup>14</sup> », mais il se sent bien vite obligé – le 9 mai 1933 – de lui demander « de ne pas [se] bercer d'illusions et de ne plus croire qu'[il a] encore un avenir en Allemagne, comme écrivain dont la valeur ne pouvait être déniée jusqu'à présent, même par [ses] adversaires<sup>15</sup> ». Joseph Roth exprime sa lucidité avec des mots forts : « Il y a un certain point où la noblesse d'âme devient une atteinte au devoir et en plus ne sert à rien. Car pour les vraies bêtes en face, on reste quand même un dangereux youpin.<sup>16</sup> » Quand Joseph Roth écrit qu'il faut être « impitoyable contre la saloperie ambiante<sup>17</sup> » (8 octobre 1937), Stefan Zweig répond : « Roth, mon ami, mon frère – que nous importe toute la saleté qui nous entoure !<sup>18</sup> » (10 octobre 1937). Et, ajoute-t-il, « quand on ne peut pas imposer des décisions par la lutte, il faut prendre le large<sup>19</sup> », une invitation que, quelques jours plus tard, de Londres où il se trouve, Stefan Zweig adresse de nouveau à Joseph Roth, qui est à Paris : « L'odeur de pourriture en Europe nous monte tous au nez : un peu d'air venu d'ailleurs et vous seriez rasséréiné par un mouvement de l'âme, vous mon cher, mon important ami.<sup>20</sup> » Prendre le large ? Joseph Roth meurt le 27 mai 1939, Stefan Zweig se donne la mort le 22 février 1942.

📖 1. Stefan Zweig / Joseph Roth, *Correspondance 1927-1928*, traduit de l'allemand et préfacé par Pierre Deshusses, Payot & Rivages, 2013, p. 7. 2. Hermann Hesse, *Musique*, traduit par Jean Malaplate, José Corti, 1997, p. 174. 3. Volker Weidermann, *Ostende 1936 – Un été avec Stefan Zweig*, traduit de l'allemand par Frédéric Joly, Piranha, 2015. 4. Stefan Zweig / Joseph Roth, *Correspondance*, op. cit., p. 31. 5. *Ibid.*, p. 35. 6. *Ibid.*, p. 35. 7. *Ibid.*, p. 43. 8. *Ibid.*, p. 80. 9. *Ibid.*, p. 73. 10. *Ibid.*, p. 18. 11. *Ibid.*, p. 80. 12. *Ibid.*, p. 96. 13. *Ibid.*, p. 7. 14. *Ibid.*, p. 96. 15. *Ibid.*, p. 116. 16. *Ibid.*, p. 112. 17. *Ibid.*, p. 342. 18. *Ibid.*, p. 343. 19. *Ibid.*, p. 343. 20. *Ibid.*, p. 344.



Stefan Zweig et Joseph Roth à Ostende en 1936

Photo Senta Lughofer

*« J'ai peur pour l'Autriche, et la chute de l'Autriche serait aussi  
intérieurement notre naufrage. »*

Stefan Zweig à Joseph Roth – Londres, 1<sup>er</sup> mai 1936

(*Correspondance 1927-1938*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, Bibliothèque Rivages, 2013)